

HERCULE VALJEAN

# La deuxième mort



BeQ

# Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-070

## **La deuxième mort**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 716 : version 1.0

# **La deuxième mort**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

# I

C'était une étrange aventure pour le Domino noir.

Pas étrange au sens surnaturelle.

Simplement étrange parce qu'au lieu de vaquer à ses occupations ordinaires de vengeur de la justice...

Au lieu d'être ce qu'il était toujours, un personnage mystérieux qui agissait dans l'ombre, ou sous le couvert d'un déguisement...

Au lieu d'être, en somme, le Domino noir, celui auquel les criminels et même la police étaient habitués...

Au lieu d'être tout ça, ce matin-là il était tout simplement lui-même.

Sans déguisement.

Sans artifice.

Un jeune homme bien mis, d'allure distinguée, visage sérieux, les yeux perçants.

La veille, Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides, lui avait téléphoné.

– Je veux que tu me rendes un service. Un grand service.

– Lequel ?

– Je suis exténué, j'ai du travail comme jamais. J'ai confié une cause à Guy Verchères, et Brien m'aide sur une autre... Irais-tu à Québec pour moi ?

– À Québec ? Pourquoi ?

– Il s'agit d'aller chercher quelqu'un là-bas, un très précieux criminel.

– Ah ?

– Et en revenant, de le faire parler, si possible.

– Je ferai ça pour toi... Quand ?

– Demain matin.

– Demain matin !... C'est vite. Il est sept heures du soir...

– C’est encore plus vite que tu le crois. Il faudrait que vous partiez à six heures, et plus tôt si c’est possible.

– Pourquoi ?

– Il vous faut être à Québec vers neuf heures, pour revenir ici à deux heures de l’après-midi au plus tard...

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Simplement parce que nous déposons le dit bonhomme sur l’avion de trois heures pour Toronto, voilà pourquoi...

– Et j’irai avec qui ?

– Un nouveau sergent, un type de Berthier qui est avec nous depuis quatre mois seulement...

– Est-ce que je le connais ?

– Peut-être.

– Comment se nomme-t-il ?

– Roméo Roland.

– Connais pas...

– Il est très gentil, tu vas bien t’arranger avec

lui...

– Ça marche. Je prends ma voiture à moi ?

– Oui.

Le Domino raccrocha.

Il avait beaucoup de sympathie pour Théo Belœil, et il ne se sentait pas capable de refuser ce qui lui était demandé par son ami.

Et le lendemain matin, après s'être entendu avec son compagnon, ils partirent à cinq heures, alors que l'aube venait à peine de naître.

– Nous pourrons voyager moins vite, dit le Domino, et ce sera moins fatigant.

Le jeune policier, un beau grand mâle solide, très bien habillé, et selon tout apparence un bon vivant, approuva...

Il bailla.

– J'ai mal dormi, dit-il. Couché tard... levé tôt, comme vous savez...

– Je vais conduire jusqu'à Trois-Rivières, dit le Domino. Après, vous prendrez la roue et je dormirai à l'arrière de l'auto...

Le policier, Roméo Rolland, éternua bruyamment.

Il sortit un mouchoir...

Le mouchoir était teinté de rouge à lèvres...

– Couché tard, railla le Domino... sans aucun doute, cher ami, sans aucun doute...

Roméo Roland éclata de rire...

– Après tout, vous savez, je ne suis pas marié... autant en profiter quand ça passe...

Et il se renfrogna dans son coin, un demi-sourire sur les lèvres.

– Vous dormez ? demanda le Domino.

– Je dors, oui. Vous m'éveillerez dans une vingtaine de minutes environ.

– Pourquoi si tôt ?

– Une idée... Un compagnon de voyage qui dort, c'est ennuyant...

– Je vous en prie, dit le Domino.

– De toutes façons, ce sera assez long pour moi, fit le sergent.



– C'est à votre goût, déclara le Domino, complètement à votre goût...

Et il s'attentionna à la conduite pendant que roupillait le sergent.

Il passa Montréal-Est, la Pointe-aux-Trembles...

Le bout de l'île...

Puis, finalement, prit le grand chemin qui menait, sur deux largeurs, et facile de conduite, jusqu'à Berthier.

Il se prit à fredonner :

« Sur la route de Berthier... Sur la route de Berthier... »

## II

Pendant ce temps, et à une dizaine de milles plus loin, une scène étrange se déroulait.

Un camion arrêté à deux ou trois cents pieds du grand chemin, sur une petite route, une sorte de sentier boueux.

Et devant le camion, debout, une manivelle en métal, servant à démarrer le moteur, à la main, un homme...

Devant le camion, à pas plus de cinq pieds du pare-chocs, une femme étendue dans la terre molle.

Une femme jeune, belle, vêtue d'une robe mince.

Les jambes longues et fines...

Seulement, les jambes, elles étaient renfoncées dans la boue, et vis-à-vis le cou, une large marque...

Faite par un pneu.

La femme avait été assommée.

Et, gisant inconsciente sur le sol, le meurtrier avait ensuite passé les roues d'avant de sa voiture sur le cou et les jambes de la victime.

Elle était morte.

L'homme, Louis De Kruiff, regarda autour de lui, comme s'il sentait que des yeux l'observaient.

Puis il retourna son regard à la femme.

Les champs étaient déserts, et rien ne bougeait.

Il y avait seulement la jupe de la morte qui remuait au vent.

Louis frissonna...

Une seule idée en tête.

Reculer le camion, jusqu'à la route, partir, s'enfuir... laisser quelqu'un d'autre découvrir le cadavre.

Il tenait toujours la manivelle de métal à la main.

Puis il entendit un bruit qui venait de loin... un bruit qui s'intensifia, monta...

Une automobile filant à bonne vitesse.

Puis, à un mille environ, la tache noire de l'auto sur la route.

Louis figea.

Il était trop tard pour reculer...

Avancer, fuir était impossible.

De la route, on pouvait voir le cadavre de la femme dans l'herbe, la robe claire, les cheveux blonds...

Comme en un rêve, Louis songea :

– Qui va prendre soin des enfants, maintenant...

L'auto approchait.

Il ne bougea pas...

Puis, comme si tout à coup le conducteur de l'auto avait vu la femme, le cadavre, et Louis devant, sa manivelle à la main, le moteur ralentit, l'auto stoppa vingt pieds plus loin que l'entrée du petit chemin, recula, s'engagea dans le chemin,

approcha rapidement de l'arrière du camion.

Louis ne bougeait toujours pas.

Debout près du garde-boue d'avant, et devant le cadavre de la femme, il attendit.

Il balançait doucement la manivelle.

Et il se sentait faiblir les genoux.

Deux hommes descendirent de l'automobile.

Deux jeunes hommes.

L'un, lentement, celui qui conduisait. Lentement et posément.

L'autre rapidement, calepin en main, l'allure efficiente.

Il s'approcha de Louis, montra l'insigne de police sur le revers de son veston.

– Je suis de la police, dit-il, qu'est-ce qui se passe ici ?

Louis montra le cadavre, mais ne dit rien...

Le sergent Roméo Roland, car c'était lui, se tourna vers le Domino noir.

– Hein, que pensez-vous de ça ?... En voilà du

joli à découvrir... !

Le Domino hocha la tête, mais ne dit rien.

Il regardait le cadavre, la blessure à la tête.

Il regardait la manivelle dans la main de Louis.

Et il se retourna, vit qu'il n'y avait que deux séries de traces de pneus dans la terre molle.

Celles du camion... celles de l'auto du Domino...

– Il me faut enregistrer votre déposition, dit le sergent Roland...

– Oui ?

Le Domino noir alla s'appuyer contre le camion, écoutant, observant.

Il ne se mêlerait pas de cette cause.

Il en avait assez sur les bras.

Roland regarda le cadavre de la femme.

– Aucune erreur possible, dit-il, elle a été assassinée... Un coup sur la tête, puis ensuite l'auto passée dessus, pour bien s'assurer de la

mort. La connaissez-vous ? demanda-t-il à Louis.

– Oui... oui... elle se nomme Juliette de Kruiff...

– Ah ?

– C'est ma femme.

Il avait dit ça d'un ton morne, d'une voix éteinte.

Roméo Roland sursauta.

– Vous voulez dire que... vous... vous étiez son mari ?

– Oui.

Les genoux lui oscillaient comme des roseaux au vent.

– Dommage, dit le sergent, bien dommage... un vrai malheur, n'est-ce pas ?... Je vous offre toute ma sympathie...

– Merci, murmura Louis.

– Ce doit être un rude coup...

– Oui, dit Louis, oui... Nous avons nos petits tracas, nos différences d'opinions... comme tout

le monde. Les voisins le savent... Elle a toujours aimé les belles choses...

– C'est rien de bien extraordinaire... Qui n'a pas de petites chicanes... Vous avez des enfants ?

– Trois...

– Trois. Et qui va en prendre soin ?

– J'avais pensé de demander, une voisine d'en face... Une jeune fille, Isabelle... Ma femme a toujours prétendu être jalouse de la jeune fille en question... Mais c'était pour rire... Isabelle et moi étions bons copains.

Le sergent Roland inscrivait des notes rapides sur son calepin...

Louis releva la tête, allongea le cou, lut ce qui était écrit...

Son nom, le nom de sa femme...

Louis de Kruiff...

Très bien épelé, sans aucune faute...

Louis se plissa le front.

Il s'appuya de nouveau sur le garde-boue, détourna les yeux quand il aperçut de nouveau le



cadavre de sa femme, horriblement immobile.

– À quelle heure l’avez-vous trouvée ?  
demanda Roland.

– Vers cinq heures trente, je crois. Il y a une  
demi-heure environ...

Le sergent Roland soupira...

– Résumons, dit-il, résumons... Cadavre  
trouvé par mari, pas d’empreintes de pieds, une  
tache sur le bas de nylon de la jambe gauche...  
L’arme qui a servi à meurtrir la tête est disparue...

– Vous avez dit des nylons ? demanda Louis.

– Oui...

– Je croyais que c’était des bas de soie  
ordinaires... Vous êtes sûr que ce sont des  
nylons ?

– Mais oui, oui, je suis sûr...

Louis avala de la salive, regarda le Domino  
noir. Celui-ci, toujours à l’écart, écoutait  
attentivement. Il avait un curieux de regard pour  
Louis...

Le sergent Roland, les poings sur les hanches,

demanda à Louis d'une voix calme :

– Savez-vous qui a pu la tuer ? Le savez-vous ? A-t-elle été tuée pour ses bijoux ?

– Non.

– Je vois la chose ainsi, dit le sergent. Elle a été amenée ici par un ami... quelqu'un qu'elle connaissait, et qui voulait se débarrasser d'elle en faveur de quelqu'un de plus jeune.

– Ah ?

– Oui. Il l'a menée ici... puis il l'a tuée, et après, il est parti, avec une crainte terrible qu'il ait oublié quelque chose, un indice... Il a mal dormi, chez lui, alors il est revenu, pour voir s'il n'avait rien oublié...

Louis haussa les épaules.

– C'est probablement ce qui s'est passé.

Le sergent Roméo Roland devint grave.

– Et maintenant, monsieur de Kruiff, j'ai une chose à vous demander... Une question à vous poser... J'ai mon devoir à remplir... vous comprenez ?

Louis comprenait.

De nouveau ses genoux ne voulurent plus le supporter.

Quelle serait la question ?

Ou plutôt, de quelle façon serait-elle posée ?

Posée pour y répondre ?

Ou posée sans réponse possible... sans la réponse que Louis DEVAIT donner...

– Vous avez votre devoir à remplir, dit-il d’une voix morne... posez toute question qui vous plaira.

– Y avait-il, dit le sergent Roland lentement, un autre homme dans la vie de votre femme ? Un autre homme que vous ?

Louis repoussa son chapeau derrière la tête.

Il avala trois ou quatre fois sa salive.

La question était venue comme un bolide.

– Je suis brutal, dit le sergent. Je m’excuse de l’être.. Il le faut...

– Je sais, dit Louis, je sais...

Il serra nerveusement la manivelle de métal.

La solidité de l'objet était un réconfort.

C'était une arme entre ses mains, une arme terrible...

Il souffrit en son âme, regarda le cadavre, murmura des mots.

– Oui, il y avait quelqu'un...

Puis la sordide histoire lui coula des lèvres...

### III

– Juliette avait pris l’habitude d’aller souvent au village, raconta-t-il. Elle aimait la lecture... Alors elle allait souvent à la bibliothèque paroissiale.

– Tous les soirs ?

– Non, trois fois par semaine.

– Et vous ?

– Je restais à la maison.

– Vous n’alliez pas la conduire au village ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Il fallait garder les petits.

– Je comprends...

– Alors elle y allait seule. Quand elle revenait, je dormais... Un jour, je me suis rendu compte qu’elle rencontrait quelqu’un...

– Comment ?

– J’ai ouvert son tiroir de bureau, par hasard. J’avais trouvé une paire de bas de soie dans un magasin. Je voulais lui faire une surprise. Je croyais qu’elle n’en avait qu’une autre paire... J’ai trouvé plusieurs paires de nylons, et puis des sous-vêtements fins, que je ne lui avais jamais vus... même des sous-vêtements de dentelle noire...

Il marcha vers le cadavre, souleva la jupe.

On voyait très bien les culottes de dentelle noire.

– Chez nous, dit Louis, les femmes qui portent ces choses...

Il fit un drôle de geste, tenant toujours la manivelle de fer à laquelle pendaient des cheveux blonds...

Le sergent Roland ne vit pas l’arme...

– Continuez, dit-il.

– Cette nuit, hier soir, plutôt, je me suis éveillé. Un des enfants pleurait. Il avait froid. Je

me suis levé pour le couvrir, et en regardant ma montre, j'ai vu qu'il était une heure.

Il fit une grimace.

– Une heure, c'est tard, pour une bibliothèque paroissiale... J'ai regardé dans le bureau, les sous-vêtements noirs n'y étaient plus.

– Vous avez pensé...

– Vous avez pensé qu'elle était partie rencontrer quelqu'un ?

– Oui.

– Et qu'avez-vous fait ?

– Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

– Je ne sais pas.

– J'ai été réveiller une voisine, en lui disant que Juliette venait de me téléphoner. Elle était malade au village. Il fallait que j'aille la chercher.

– La voisine est venue ?

– Oui.

– Et après ?

– Je suis sorti. Cette fois par la porte d’arrière. Il y a une rangée d’arbustes le long de la maison... J’ai cru voir une ombre qui remuait dedans, et j’ai longuement regardé, mais il n’y avait rien...

– Vous en êtes certain ?

– Oui.

– Continuez...

– Je suis parti vers le garage, et j’ai sorti le camion... Puis j’ai mené le camion jusqu’au chemin. Encore une fois j’ai cru voir remuer dans les arbustes, et je suis retourné voir.

– Il n’y avait rien ?

Louis ne répondit pas. Il regardait le policier.

– Je suis revenu au camion, dit-il, et j’ai embrayé. Mais je n’ai pas fait long.

– Pourquoi ?

– De l’autre côté de la rue, la jeune Isabelle était assise dans les marches de l’escalier de sa maison.

– Vous êtes arrêté ?



– Oui.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... je voulais savoir... Je lui ai demandé si elle avait vu ma femme.

– Elle l'avait vue ?

– Oui... Plus tôt dans la soirée. Elle s'en allait au village. Puis, quelques instants auparavant.

« J'ai cru la voir qui entrait sur le terrain chez vous, dit-elle, et qui se cachait dans les arbustes... »

Louis s'épongea le front.

Le matin était pourtant frais.

– Ce que je voulais savoir surtout, dit-il, c'est avec qui elle sortait... qui elle rencontrait ainsi, sous prétexte d'aller à la bibliothèque paroissiale... Je n'ai pas écouté ce que disait Isabelle. Elle s'est approchée du camion.

– « Tu cherches ta femme ? dit-elle. J'ai fait signe que oui. Elle se mit à rire.

– « Je te dis que ta femme est chez vous... Je l'ai vue qui se cachait derrière les arbustes...

« Alors je me suis penché vers Isabelle, vers son beau visage franc, jeune, souriant, honnête, amoureux...

– « Isabelle, j'ai tué ma femme. D'un coup de manivelle de fer, et c'est son cadavre qui est dans le camion...

« Elle a monté sur le marchepied, s'est penché pour regarder dans la boîte...

« C'est bien vrai, s'écria-t-elle, c'est bien vrai... Son cadavre est caché là...

« Puis elle est descendue, riant toujours...

« Ne viens pas me demander en mariage demain, dit-elle, attends au moins une semaine...

« Puis elle s'est éloignée, riant de toutes ses belles dents jeunes et saines... »

Louis s'arrêta, essoufflé.

– Voilà le début de la chose. Mais je voulais surtout savoir avec qui ma femme sortait. Je me suis rendu jusqu'au village. Il y avait un restaurant...

Il s'épongea le front de nouveau.

– Ma femme m’avait souvent raconté qu’elle allait prendre un sandwich là, avant de revenir à la maison.

« Quand je suis entré, il y avait deux clients, et le patron.

« – Y a-t-il une femme blonde, jeune, qui vient manger ici trois soirs par semaine ?

« Le commis me regarda, se plissa les yeux.

« – Pourquoi veux-tu savoir ça, demanda-t-il.

« – J’ai des raisons...

« – C’est ta blonde ?

« – Non.

« – Alors qui ?

« – Je veux le savoir...

« – Je te le dirai, répondit le commis, si tu me dis pourquoi tu veux le savoir...

« – C’est ma femme...

« – Ah ?

« Il se produisit un silence. Les deux clients me regardaient. Le commis avait un sourire

narquois...

« – La seule blonde que je connaisse, dit-il, c'est une femme qui vient ici trois soirs par semaine... Mais elle n'est pas seule... Il y a un homme avec elle... Il commande deux sandwiches, des cokes, puis ils sortent, et ils mangent tous les deux dans l'automobile...

« J'ai demandé quelle sorte d'automobile... Ils ont été vagues. C'était un sedan sombre... noir, probablement.

« C'est tout ce que j'ai pu savoir, mais c'était quelque chose... Au moins je pouvais commencer à croire pour de bon que ma femme me trompait... »

Le sergent Roland ricana.

– C'est sérieux, ce que vous dites là ?

– Mais oui.

– Mais mon pauvre ami, rien de tout cela n'est une preuve de quoi que ce soit. J'aurais cru que vous auriez plus de détails, plus d'indices...

– Ah ?

– Votre conversation avec Isabelle, le fait que votre femme avait de la fine lingerie dans son tiroir, ça n'est rien, ça...

– Non ?

– D'abord, qui vous dit que la lingerie n'a pas été achetée à votre insu, à même des économies ?

Louis ne dit rien...

Le Domino noir, toujours à l'écart, regardait encore les deux hommes avec cet œil étrange...

– Non, vraiment, c'est enfantin, ce que vous me dites... Il n'y a rien, absolument rien qui prouve quoi que ce soit...

Louis soupira.

– Attendez, ce n'est pas tout. Il y avait un autre restaurant d'ouvert, je suis entré.

« J'ai demandé au commis à quelle heure la bibliothèque paroissiale fermait, et il m'a dit qu'elle n'ouvrait qu'un soir par semaine, le samedi... un soir où jamais Juliette n'est sortie... »

Le sergent Roland parut plus intéressé.

– C'est tout ?

– Non, ce n'est pas tout. J'ai demandé si on avait vu une blonde en robe blanche à fleurs bleues, et le seul client dans le restaurant, un camionneur dont le véhicule était à la porte leva les yeux et dit :

« – Une blonde ? Elle reste sur le chemin de Montréal ?

« – Oui.

« – Elle se tient plusieurs soirs par semaine, près d'un petit pont...

« – Ah ?... Vous l'avez vue ?

« – Oui, souvent.

« – Et puis ?

« – Elle avait l'air d'attendre quelqu'un...

« – Tiens...

« La camionneur affirma de la tête.

« – Je l'ai vue comme ça une demi-douzaine de fois... toujours seule, attendant.

« Il parlait en mangeant, ne perdant pas une seconde de son temps précieux.

« – Un soir, dit-il, je m'en venais, et je l'ai vue qui relevait son bas sur une longue jambe, jusqu'à la cuisse, la peau, la culotte de dentelle noire. J'ai sonné le klaxon...

« – Et qu'a-t-elle fait ?

« Elle m'a envoyé la main...

« – Et puis ?

« – J'ai sauté de mon camion, et je me suis dirigé vers elle... Mais juste à ce moment-là... une auto sombre est arrêtée, et un type est descendu... Une masse d'homme. Jeune, beau gars, mais avec des yeux... Brrrrrr !

« Le camionneur prit une gorgée de café brûlant.

« J'ai décidé qu'il valait mieux ficher le camp... C'est ce que j'ai fait.

« Il me donna une tape amicale sur l'épaule...

« – Si j'étais de toi, l'ami, je me tiendrais loin de cette vaurienne...

« – Puis il m'a vu l'air dans le visage, alors il a changé de voix...

« – C'est ta femme ?

« Je n'ai pas répondu tout de suite. Il a continué :

« – Des femmes comme ça, on est mieux loin d'elles... Laisse-là tranquille !

« Puis, comme je ne répondais pas, que je ne parlais pas... il dit :

« – C'est ta femme, hein ?

« J'ai haussé les épaules.

« – Si c'était ma femme, pour agir comme ça, je la tuerais...

« Le camionneur se mit à rire...

« J'aime mieux que ce ne soit pas ta femme. Tu as l'air d'un bon type, et tu ne mérites pas une femme pareille... C'est de la mauvaise sorte...

« Puis je suis sorti...

« Je savais maintenant tout ce que je voulais savoir... »

Le sergent Roland se mordit les lèvres...

– C'est tout de même vague, dit-il...



- Vague ? Que voulez-vous dire ?
  - Personne ne peut identifier l’ami de votre femme... ?
  - Je ne crois pas... excepté ce camionneur...
  - C’est peu, et c’est difficile à prouver. Il a vu l’homme le soir... ça pouvait être un étranger arrêté par hasard...
  - Peut-être. Mais j’ai vérifié...
  - Oui ?
  - Je suis allé près du petit pont mentionné, le seul dans notre bout.
  - Et puis ?
  - Il y avait plusieurs traces d’automobile qui avait retourné là...
  - Ça ne prouve rien encore...
  - En soit, non, mais en ensemble ?
- Roméo Roland hocha la tête.
- Je vous concède que cela prouve une chose : votre femme avait un ou plusieurs amis...
  - Ça le prouve, oui...

- Mais ça ne prouve pas que l'ami l'a tuée...
- Non ?
- Non...

## IV

– Ça ne prouve rien de tout ça... L'ami est renard.

– C'est vrai.

– Un sedan noir ou sombre... Il y en a des milliers...

– Je l'admets...

– Il faudrait le numéro de licence. Personne ne l'a pris ?

– Naturellement pas... Pourquoi l'auraient-ils pris ?

– C'est vrai que c'aurait été sans raison aucune.

Louis leva les bras au ciel.

– J'ai pris du gin, hier soir, et cette nuit... J'ai pria du gin quand j'ai vu comment tournaient les choses...

– Beaucoup ?

– Oui.

– Ça ne paraît pas...

Louis se gratta le menton avec la manivelle dans sa main. Un des cheveux blonds adhérent au bout, collé par le sang qui s'était durci là, lui resta pris au menton.

Il l'enleva d'un geste lent, pensif.

Le sergent Roméo Roland ne le vit pas...

Il écrivait dans son carnet.

– Qu'inscrivez-vous là ? demanda Louis.

– Les faits à date. Une femme tuée, aucun indice valable, sinon un soupçon en direction d'un amant possible.

– Mais... ?

– Et encore celui-ci n'est-il peut-être que le fruit d'une imagination fertile...

– Je vous dis que... ?

– Laissez-moi résumer. Donc, le seul homme qui aurait pu faire le coup est introuvable pour le

moment. Il faudrait trouver quelqu'un d'autre qui aurait vu l'amant de votre femme, pourrait l'identifier, le reconnaître, le nommer.

– Il n'y a personne. C'est un fin renard, je vous le dis... Mais il fera son erreur... et alors...

– Introuvable, donc... Mais je vous assure que la police fera tout en son pouvoir pour le retracer.

– Vous avez fini de me questionner ?

– Oui, pour tout de suite...

Louis ouvrit la porte de son camion, jeta la manivelle dans le fond, sur le plancher. Puis il regarda de nouveau le policier,

– Vous êtes bien certain que vous avez fini ?

– Oui.

– Vous ne vous demandez pas comment je me trouve ici ce matin ?

– Euh... oui... oui... évidemment.

– J'ai suivi les traces de pneu... elles m'ont conduit jusqu'ici. J'ai vu le cadavre...

Roméo Roland regarda les pneus du camion.

– Quelles traces de pneus, dit-il ?

– Celles du sedan noir, rétorqua Louis.

– Ah ? Et elles venaient jusqu'ici ?

– Oui. Du pont jusqu'à ce petit chemin, deux milles.

Roland regardait toujours les pneus.

– Il n'y a pas de traces, dit-il aucune sur la gorge de Juliette de Kruiff... Comme si elles avaient été faites par un pneu très lisse... tout comme le sont les pneus d'avant de votre camion...

– Oui, dit Louis.

Le Domino regarda aussi, jeta un coup d'œil sur le cou tuméfié de Juliette.

– Tout comme ça, dit le Domino, à voix basse et contenue.

Louis regarda cet homme qui n'avait rien dit depuis si longtemps...

Le Domino, de son côté, scrutait le regard de Louis.

– Vous dites, monsieur de Kruiff, que vous

avez trouvé le cadavre de votre femme à six heures moins le quart ?

– À peu près.

– Est-ce qu'il fait noir ou clair ?

– Noir, encore...

– Je vois. Comment avez-vous pu voir le cadavre ?

Louis fit une grimace.

– Je cherchais un couple, dit-il, qui soit dans l'herbe, quelque part. J'ai vu cette forme blanche, allongée par terre... Je suis venu... Pendant ce temps, le jour s'est levé,.. J'ai vu que c'était ma femme.

De Kruiff avait l'air troublé.

Il hésitait à donner ses opinions... il semblait nerveux.

Seul le Domino semblait être distrait.

Lointain.

Comme si toutes ces choses ne signifiaient rien...

## V

– Qu'est-ce qui vous a mené ici ?

Louis fut longtemps sans répondre.

Puis ce fut à voix basse.

– Je les ai suivis...

– Suivis ? Expliquez-vous.

– Je me suis rendu au pont dont il a été fait mention.

– Et puis ?

– J'ai vu les traces de roues qui tournaient.

– Qu'est-ce que ça prouvait ?

– Rien, je marchais par instinct...

– Et puis ?

– Les traces m'ont mené jusqu'à la coulée, à un mille d'ici.

– Elles s'arrêtaient là ?



– Oui et non. Il y avait eu un arrêt, là...

– Et ensuite ?

– Les traces venaient par ici.

– Comment saviez-vous que c'était la série de traces que vous vouliez ?

Louis bredouilla :

– Je vous ai dit que je marchais par instinct.

– Soit. Continuez...

– Je suis venu jusqu'ici, et j'ai constaté...  
comme vous voyez...

Le sergent Roland fut silencieux. Il se mâchait les lèvres...

– C'est une dure situation, dit-il... et je me demande bien comment nous allons procéder...

– Que voulez-vous dire ?

– Que rien dans ce que vous avez dit, ne pointe vers quelqu'un...

– Ah ! non ?

– Non. Il n'en ressort aucun indice.

– Ma femme a été tuée par jalousie, je crois...

ou par dépit, ou parce que quelqu'un, fatigué d'elle, a voulu aller vers une plus jeune, une plus belle...

– C'est ce que je vous disais...

– Et ça me ramène à l'idée de ce que je disais à Isabelle, cette nuit, en partant de la maison.

– Que lui disiez-vous ?

– De se préparer, que je viendrais la demander en mariage bientôt, et que nous irions à Niagara en voyage de nocces...

– Je ne vois pas en quoi... dit le sergent...

Louis eut un gros rire bon enfant...

Mais il jeta un coup d'œil vers le cadavre, et le rire se figea net.

Le Domino s'avança.

Son intérêt était devenu passionné.

Le visage du super-détective révélait un mélange audacieux de sentiments divers.

Au lieu de rester à l'arrière, il vint s'accouder près des deux hommes.

– Excusez-moi, dit-il, j'ai une question à vous poser, Roland... Quel âge avait Juliette de Kruiff ?

– Vingt-sept ans, répondit le sergent...

Le Domino hocha la tête de bas en haut.

Il regarda le ciel.

Le beau ciel bleu du beau jour d'été qui commençait.

Il soupira plusieurs fois, et alluma une cigarette.

Louis de Kruiff regardait le Domino.

Et c'était à son tour d'avoir un regard curieux.

– Vous comprenez donc ce que je veux dire ? demanda-t-il au Domino.

Le Domino fit signe que oui...

Le sergent les regarda sans comprendre, puis il haussa les épaules.

– Tout ceci devient de la bouillie pour les chats, dit-il. Il ne reste rien de toutes vos déclarations, de Kruiff. La police n'a pas un seul indice...

Louis fut songeur un bon moment, puis il inclina la tête plusieurs fois.

– Il ne reste rien, dit-il, excepté ce qu'elle m'a dit...

– Ce qu'elle vous a dit ?

– Vous avez bien compris...

– Mais je croyais qu'elle ne vous avait rien dit ?

– Ah ?

– Je croyais comprendre que jamais votre femme ne vous avait soufflé mot de rien...

– Pas avant hier soir, pas avant cette nuit... Je parle de ce qu'elle m'a dit ici, avant de mourir...

Le sergent bondit.

– Elle était vivante ? cria-t-il.

– Oui.

– Et à quelle heure dites-vous l'avoir trouvée ?

– Vers cinq heures...

Alors le sergent eut un cri horrible, un geste fou...

– Mais elle est morte depuis une heure du matin !...

Louis fit un grand signe de la tête, en regardant le Domino...

Et celui-ci avança d'un pas, revolver au poing, bien visé en direction du cœur de Roméo Roland.

– Pas un geste, dit-il, rien, sinon.

Et Louis de Kruiff, la manivelle bien haute au-dessus de la tête, menaça de la même façon.

– Pas un geste, dit-il.

Et le sergent, acculé contre le camion, regarda autour de lui en gémissant comme un animal traqué.

– C'est fini, dit Louis, et il est temps... Je n'en pouvais plus, moi...

Il enleva sa casquette de cuir, s'essuya le front, les cheveux...

– J'avais chaud... je ne voyais plus clair...

Il se laissa tomber sur le marchepied.

Le Domino tira de la poche du sergent les menottes qui s'y trouvaient.

Il enserra les poignets du policier.

Puis il prit les menottes dans ses poches à lui, et enserra les chevilles du policier.

– Vous serez bien ainsi, dit-il, et nous serons plus à l’aise pour causer.

– C’est un outrage, cria le policier, un complot ! Qu’est-ce que ça signifie ?

Le Domino rit doucement...

– Une tout petite chose bien simple... Vous êtes arrêté pour le meurtre, commis cette nuit, de Juliette de Kruiff...

## VI

– C’est d’abord votre facilité à épeler mon nom, dit Louis... Ce fut mon premier doute. Il n’est pas facile à épeler.

– Il sourit.

– Vous êtes le premier à qui je n’ai pas été obligé de dire qu’il prenait deux f.

– Ça ne prouve rien, rugit le sergent.

– Ça et autre chose...

– Quoi, autre chose ?

– Je me suis mis la corde au cou dix fois...

– Et puis ?

– J’avais le mobile, l’opportunité, l’arme... les armes.

Il montra la manivelle.

– Vous prétendiez que l’arme du crime était disparue... Je la tenais dans ma main.

– Ce n'est pas...

– Regardez le sang, les cheveux blonds, au bout.

– Et c'est tout ce que vous trouvez pour me condamner, moi ?

– Pensez-y un moment, dit Louis.

Le Domino s'interposa :

– Pas un instant n'avez-vous songé que Louis pouvait être le coupable...

– Pas un instant, renchérit Louis.

– Et pourtant la preuve tirée de sa déposition orientait vers lui, dit le Domino. Ce qui prouve une chose, vous étiez certain qu'il n'était pas coupable...

– Et puis après... J'ai le droit d'avoir mes opinions ?

– C'est donc, poursuivit le Domino sans s'occuper de la remarque du sergent Roland, que vous étiez certain qu'un AUTRE avait fait le coup...

– Parce que, dit Louis, vous SAVIEZ qui avait fait le coup.



Le sergent se mit à rire.

– Et c’est avec des vétilles comme ça que vous m’accusez ?

Louis haussa les épaules.

– Souvent, dit-il, c’est en arrêtaient un homme qu’on peut ensuite lui mettre la corde au cou.

– Sornettes... !

– Non, dit le Domino. J’ai saisi où voulait en venir Louis de Kruiff presque dès le début.

– Oui ?

– Oui, et j’ai tout suivi attentivement la déposition, vos réactions. Je crois que Louis a raison. Vous avez tué Juliette.

– Prouvez-le !

– Ce sera assez facile, dit Le Domino. Il y aura le sang, d’abord...

– Le sang ?

– Oui. Après votre auto, ou dans celui-ci...

– C’est tout ?

– Non. Les traces de pneus... Tant qu’on ne

savait pas vers qui se porter, elles ne signifiaient rien. Mais maintenant...

– Mais il n’y en a pas, de traces...

– Soit, pas par terre, mais sur la peau du cou ?

Le Domino haussa les épaules...

– Vous saisissez mon point de vue ? Et ce n’est pas tout... Il se trouvera certainement quelqu’un pour vous identifier... Le camionneur, par exemple.

Le sergent ne dit rien.

– Vous savez, dit le Domino, ces choses-là sont souvent très faciles, comme dit Louis de Kruiff, une fois qu’on tient le coupable...

Il décrocha les menottes fixées aux jambes...

– Venez, dit-il, je crois que c’est du beau travail. Je vais vous confier à la police de Berthier. Venez de Kruiff, vous allez m’aider à le ramener là... Nous déclarerons la présence du cadavre ici...

Louis de Kruiff le suivit...

Dans l’auto, il tint le revolver braqué sur le

sergent Roland.

Ils roulèrent en silence.

Seulement une fois, Roland parla.

– Je songe à votre preuve, et je constate qu'elle ne tient pas debout.

– Vous n'avez pas pensé à tout, dit le Domino. Vous saviez l'heure du crime...

– Et puis, ça se voit sur un cadavre, l'heure d'un crime.

– Oui, si on touche au cadavre. Vous n'y avez pas touché.

– Et il savait son âge, dit Louis.

– Ah ? dit le Domino, c'est vrai !

– Il savait son âge... probablement parce qu'il savait que sa fête était aujourd'hui...

– N'avez-vous pas dit, déclara le Domino, au début de votre interrogatoire de Louis, que le criminel serait probablement revenu, pour vérifier s'il n'avait rien oublié ?

– Oui, j'ai dit ça.

– Et alors, ne serait-ce pas pour ça que vous m’avez demandé de vous éveiller dès en sortant de Montréal ?

– Je...

– Le fait est pourtant là... Non, je crois que vous êtes frit, mon pauvre sergent... bien frit...

## VII

On déposa Roland à la prison de Berthier, et le Domino compléta sa mission à Québec.

Il ramena le prisonnier à extraditer jusqu'à Montréal, et apprit la nouvelle au sujet du sergent Roland à Belœil.

– Pas possible, dit l'inspecteur.

– Bien possible, au contraire...

– Mais écoute, mon vieux, c'est mon meilleur homme, ce sergent.

– N'empêche que les faits sont là.

– Et tu prétends qu'il est coupable ?

– Oui.

– Je ne puis le croire.

Le Domino lui rapporta fidèlement tout le dialogue entre Louis de Kruiff et le sergent.

Belœil hochait la tête.

– Ce sont des preuves de circonstances, dit-il...

– Peut-être, mais les preuves matérielles existent. L'identification, et le reste.

Belœil ne le croyait pas encore.

– Je le croirai quand je serai devant le fait brutal.

Le Domino haussa les épaules.

– Fais ce que tu voudras, mais moi je te dis qu'à la lumière de l'investigation ce matin, le sergent Roland est le criminel...

– C'est ton opinion, Domino, et ce n'est pas la mienne... Je vais questionner De Kruiff moi-même... Il y a une question que vous avez tous deux, le sergent et toi, oublié de lui poser...

– Laquelle ?

– Tu vas voir.

Il fit entrer de Kruiff, qui attendait dans l'antichambre.

– De Kruiff, dit Belœil, une chose que je veux savoir... Que s'est-il passé qui prenne tant de temps, entre une heure du matin et cinq heures ?

Pris par surprise par cette question de Belœil, de Kruiff balbutia :

– J’ai couru en rond.. J’ai plusieurs fois retracé mes pas...

Belœil approuva de la tête.

– Je comprends, dit-il...

Il fit signe à de Kruiff de se retirer.

On avait amené le sergent de sa prison temporaire à Berthier.

– Faites entrer le sergent Roméo Roland, dit Belœil.

Roland entra.

Il était pâle, et il avait les yeux hagards...

– Inspecteur, cria-t-il en apercevant Belœil, c’est un guet-apens. Je ne suis pas coupable.

– Admettez-vous, dit Belœil, connaître cette femme ?

– Je l’admets. Je la connaissais. Je l’avais vue quelques fois...

– Hier soir ?

– Non.

Le Domino sourit.

– Le rouge à lèvres... ?

Le sergent eut un geste des deux bras.

– Après tout, il n’y avait pas que Juliette de Kruiff... Je la connaissais. En passant dans le village où elle demeurait, je l’avais vue sur le bord de la route, j’étais arrêté...

– Mais ce n’était pas vous l’amant régulier ?

Le sergent eut un soupir lassé.

– Vous ne me croirez peut-être pas, mais je suis certain qu’il n’y en avait pas...

– Quoi ?

– Juliette de Kruiff était une femme trompée...

– Ah ?

– Et elle flirtait comme ça, par dépit, mais le jeu lui déplaisait...

– Tiens, tiens...

Le sergent se pencha par en avant.

– Louis de Kruiff est un être d’une ruse



rarement égalée... Je vous conseille, si vous ne voulez pas faire pendre un innocent, d'aller jusqu'au fond de l'affaire.

Le Domino soupira.

– Sergent, toutes les preuves sont contre vous... Où étiez-vous hier soir ?

Je vous le dirai s'il le faut. Je voudrais, si c'est possible, garder jusqu'en dernier recours, ce secret...

– Cela vous honore, dit le Domino.

– Je ne fais que ce qui est juste et bien... Allez au fond des choses, vous serez surpris...

Belœil approuva.

– Nous irons au fond des choses.

Quand le sergent eut été ramené aux cellules, Belœil dit au Domino.

– Est-ce que tu persistes à affirmer que cet homme est coupable ?

Le Domino hésita un moment.

– Je ne sais plus franchement, Théo. Il y a... tout porte à croire que le sergent a tué la femme...

d'autre part...

– Le fait qu'il la connaissait ne signifie pas grand-chose...

– Mais il semblait connaître des détails du crime... Et il refusait à croire à la culpabilité de de Kruiff...

– C'est une apparence peut-être. Roméo Roland est très intelligent...

Et Belœil ajouta :

– Mais de Kruiff est vingt fois plus renard que lui.

## VIII

La journée se passa.

Le Domino était retourné chez lui.

Il était complètement perdu dans l'affaire du sergent Roland.

Pour la première fois de sa vie, il lui semblait qu'il avait perdu ses facultés de déduction.

Et puis, tout à coup, vers cinq heures, une petite idée qui lui trottait dans le cerveau depuis le matin se fit jour en son esprit.

– Est-ce que ce serait une façon de le savoir ? se dit-il.

Il téléphona à Berthier.

Un téléphone qui dura quelques minutes...

Puis il se rendit en toute hâte aux quartiers-généraux...

Belœil était dans son bureau.

– Je suis content de te trouver ici, dit le Domino... J'ai du nouveau, je crois, dans l'affaire de Kruiff.

– Moi aussi, dit Belœil.

– Ah ?

– J'arrive des lieux du crime, et de la région environnante. J'ai visité la maison de de Kruiff.

– Tu as questionné les voisins ?

– Oui.

– Et puis ?

– Il y a des contradictions... et il y a du nouveau... Mais toi, Domino, qu'as-tu de spécial ?

– J'ai téléphoné à Berthier... Une idée de savoir quelque chose...

– Et puis ?

– C'était au sujet des fines lingeeries dont il a été fait mention...

– Oui... oui...

– Elles ont été achetées par madame de

Kuiff...

– Ah ?

– Et payées à même les chèques d'allocations familiales...

– Diable... ça simplifie tout un aspect du problème...

– Mais ce n'est pas tout...

– Non ?

– Il y a des achats de lingerie fine faits par de Kruiff lui-même, et expédiés, via la poste, à Isabelle Rémillard, sa jolie voisine...

– Tiens... cela confirme donc ce que j'ai appris aujourd'hui.

– Et qu'as-tu appris ?

– Juliette de Kruiff était une bonne ménagère, une mère attentive à ses enfants. C'est Louis de Kruiff qui courait la galipote.

– Tiens, tiens...

– Et surtout avec cette Isabelle dont il est question...

– Bon.

– Et ce n'est pas tout. Cette nuit, il a été vu à Berthier, avec Isabelle.

– Vers trois heures. Et sais-tu quelle voiture ils avaient, tous deux ?

– Non ?

– Une voiture qui répond exactement à la description de la voiture de Roland.

– Ça se complique.

– Et ça n'est pas tout. Roland affirme avoir mis sa voiture au garage hier soir, avec un réservoir plein d'essence. Ce matin il n'y en avait que la moitié...

– Diable.

– Et ce n'est pas tout. Il y a des empreintes de la fille Isabelle sur la roue de conduite, et des empreintes de de Kruiff...

Le Domino leva les bras au ciel.

– Tout se place donc, dit-il... L'idée que j'ai eu aujourd'hui de de Kruiff qui accumule la preuve contre notre ami Roland se confirme...

- Absolument.
  - Que vas-tu faire ?
  - Confronter les deux hommes et la fille.
  - Pour tirer la vérité de tous et chacun ?
  - Oui.
  - Ça marche. Je puis assister au concert ?
  - Certainement. Je m'en vais souper. Viens avec moi, et nous ferons ça après.
  - Ils sont tous détenus ?
  - Je n'avais pas de choix. Isabelle et Louis de Kruiff sont dedans.
  - Et Roland ?
  - Sorti sur son honneur. Il est au travail.
  - Tant mieux. Il serait dommage qu'il souffre de l'affaire, s'il n'est pas coupable.
- Puis ils s'en allèrent souper.

## IX

Au retour, ragaillardi, Belœil fit venir les détenus, et le sergent Roland.

De Kruiff, pâle, inquiet, les yeux rusés, entra le premier.

Il fut suivi pas loin en arrière par Isabelle Rémillard.

Une très jolie femme, mais dont les lèvres étaient cruelles, et les yeux faux.

Puis le sergent Roland entra.

Le Domino fut surpris de remarquer comme il avait l'air honnête comparé aux deux autres.

– Il s'est produit des développements, dit Belœil, et je me dois de vous les énumérer.

Personne ne fit de commentaires.

– Nous avons passé une partie de l'après-midi sur les lieux du crime, dit Belœil.



Isabelle ricana.

– Pourquoi riez-vous ? demanda Belœil.

Elle haussa les épaules, mais ne répondit pas.

De Kruiff lui jeta un regard de reproche.

La fille baissa la tête.

– Ce que nous savons maintenant change complètement la face des choses.

L'inspecteur se leva, marcha vers de Kruiff.

– Que faisiez-vous, avec Isabelle Rémillard, à Berthier, vers cinq heures ce matin, dans la voiture du sergent Roland ?

De Kruiff se troubla une seconde, puis regarda l'inspecteur d'un œil innocent.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

– Non ? Vous avez été vus, reconnus...

– Oui ?

– Oui.

De Kruiff fit une moue...

– Et puis après ?

Isabelle Rémillard était pâle...

– Qui a dit ça ?

– Quelqu'un de Berthier, dit Belœil... Carmel Jodoin, qui tient le restaurant...

Les deux accusés restèrent silencieux...

– Ça ne prouve rien, dit de Kruiff.

– Au contraire, ça prouve beaucoup, dit Belœil. Ça prouve que le crime a pu être commis avec la voiture de Roland sans qu'il le sache...

– Et puis après ?

– Et puis, comment se fait-il que la fine lingerie tant mentionnée ait été achetée à même les allocations familiales de Juliette de Kruiff...

– Qui vous a dit ça ? hurla de Kruiff.

– La même personne qui nous a dit que vous en avez acheté pour Isabelle Rémillard... Il est inutile de jouer le fin jeu plus longtemps, de Kruiff. Tous vos voisins jurent que votre femme, même si elle a flirté un peu, était bonne fille, mais que vous, de votre côté sortiez régulièrement, et mal, avec Isabelle Rémillard.

De Kruiff avait l'air d'un animal pris au

piège...

– Tout prouve que c’est le sergent qui a tué, hurla-t-il. Il connaissait l’heure du crime...

– Il connaissait votre femme, dit Belœil... il la connaissait très bien. Mais il n’était pas sorti avec hier soir... Il est rentré chez lui à un moment où vous admettez que votre femme n’était pas encore revenue...

– Ça ne prouve rien.

– Il y a des choses qui se prouvent mieux que vous pensez... Roland a mis sa voiture au garage, et il a deux témoins pour le prouver. Par ailleurs, la porte de son garage porte vos empreintes et celles de la fille Isabelle. La roue de conduite porte vos empreintes. La manivelle qui a été l’arme ne porte que vos empreintes. Il y a une trace de pas de la fille Isabelle près du cadavre de votre femme...

Et Belœil devint triste.

– De plus, je reconnais au doigt de cette fille une bague qui me fut minutieusement décrite par votre voisine... N’est-ce pas à cause que cette

bague était disparue du coffret de votre femme que vous vous êtes chicanés avec elle hier soir, à l'heure du souper ?

Belœil leva les bras au ciel...

– Que voulez-vous de plus, de Kruiff ? Moi j'en ai assez pour vous détenir, et, j'irai plus loin, pour vous pendre.

– Il fit un geste, on amena les deux prisonniers...

Mais dans la porte, la fille Isabelle se retourna.

– C'est lui, dit-elle, c'est lui. Je ne voulais pas, mais il m'a entraînée... J'ai résisté tant que j'ai pu.

De Kruiff eut un hurlement.

– Salope ! Garce ! C'est elle qui a tout machiné l'affaire...

Mais les policiers les amenèrent...

– Ce sera facile, dit Belœil. Ce sera facile de les faire parler maintenant...

Il soupira.

– Et toi, mon cher Roméo Roland, n'essaie pas

de porter ton nom. Tu as appris ta leçon... qu'elle te soit salutaire.

Le sergent eut un long soupir suivi d'une exhalation profonde...

– Elle est apprise pour longtemps...

– Pour moi aussi, dit le Domino. Je ne suis pas prêt de sauter aux conclusions...



Cet ouvrage est le 716<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.